

—Voilà un gamin qui a de l'effronterie à revendre, pensa Jack Parry, qui n'avait jamais eu grande confiance dans le concours de notre ami et qui assistait à cette scène avec une indifférence grondeuse.

—Allons, mon garçon, dit jovialement Harrison ; maintenant que te voilà à l'aise, dis nous l'affaire qui t'amène.

—Pour vous l'expliquer en détail, il faut vous dire d'abord que j'ai une agence à moi et que je travaille pour mon propre compte, affirma Joe avec une assurance tout à fait comique. Je poursuis en ce moment une bande de contrefacteurs, dont vous avez peut-être entendu parler, et dont il m'est venu l'idée de m'occuper, quand j'ai vu que ni Fahey ni le service secret n'étaient capables d'arriver à rien de bien.

—Qu'est-ce que tu sais sur cette affaire ? demanda Harrison, tellement surpris que les jambes lui en tombèrent et que ses pieds sautèrent de la fenêtre sur le parquet.

—Je sais que Thomas Harrison et Jack Parry, deux détectives envoyés tout exprès d'Ottawa, ont mis leur nez dans tous les coins depuis trois mois et sont revenus bredouilles. Je sais que Gédéon Lafortune et ses gens se flattent, depuis deux jours, d'avoir remis le gibier et qu'ils travaillent sur une mécanique dont je donnerais pas dix cents. Et finalement, j'ai la notion, que je sais une ouverture qui n'est connue de personne autre que moi et qui peut seule mettre sur la bonne piste.

—Voyons un peu ton ouverture.

—Je vous prie de me regarder avec attention, M. Harrison. Vous vous convaincrez que je ne suis pas de l'espèce de ceux qui abattent des noix pour le compte du voisin.

—Qu'est-ce que tu veux dire ?

—Je veux dire, reprit Joe, que je sais ce que je vaudrais. Je sais qu'il s'agit d'une affaire d'or et je veux y être pour ma part. Vous ne pensez pas que j'aie envie d'occuper mon temps et de compromettre ma santé, dans un travail dont le profit serait pour d'autres. Je suis jeune, M. Harrison, et j'ai ma fortune à faire. Je me sens une foule d'aspirations pour la vie élégante.

Qu'est-ce que vous pensez de ce jeune gars, Jack ? demanda Harrison, en se tournant vers son compagnon.

—Je pense qu'il ne mourra jamais d'une fièvre d'impudence rentrée. Il porte son effronterie sur sa figure, en marques aussi visibles que celles de la picote.

—Peut-être bien que nous sommes à deux de jeu, M. Parry, reprit Joe d'un ton froissé. Vous m'avez pris ce matin pour un gamin sans jugeotte et je crois bien que c'est vous qui vous êtes mis dedans. Je n'ai pas voulu vous tenir rigueur et je vous offre encore une fois de courir votre chance. Si vous n'en voulez pas, nous connaissons, Lafortune et moi, des gens qui seront moins dégoutés. Ainsi vous êtes avertis.

—Et quelles sont tes prétentions Joe ? demanda M. Harrison, que le gamin amusait énormément.

—Je demande d'abord dix piastres pour commencer. Je demande ensuite qu'on me laisse travailler seul. Après cela, je ne vous promets pas que je n'aurai pas besoin d'autre argent. Ces affaires là sont dures à conduire ; on ne sait jamais où elles vous mèneront ; et si j'étais obligé de fermer mon office, pour me consacrer entièrement à vous, j'aurais besoin de toucher une juste indemnité.

—Et où sont actuellement tes bureaux ?

—Je me suis installé, sous une grande porte, *quai de l'Indépendance*, au coin de la *rue du singe qui parle*, énonça Joe avec un accent de gaminerie intraduisible. Peut-être bien que je pourrais louer mon bureau, si je suis obligé de m'absenter. Mais c'est si difficile de trouver de bons locataires. J'aurais peur qu'il n'y eût à me donner trop de trouble, pour collecter mes loyers.

—Et quelle sera notre garantie, si nous t'avancions dix piastres.

—Ma bonne mine, donc, exclama Joe avec un accent de conviction tout à fait plaisant. Si vous n'êtes pas capable de voir dans mes yeux que je suis bon pour dix piastres, ce n'est pas la peine de faire affaire avec vous.

En prononçant ces derniers mots, Joe se leva de son fauteuil et butonna un bouton de son paletot, comme il avait l'habitude de le faire, chaque fois qu'il traitait une affaire.

—Il est bien entendu, dit-il, que si nous faisons marché ensemble, je veux être admis à part égale dans tous les bénéfices directs ou indirects. Cela va-t-il ? Touchez là. Sinon il n'y a rien de fait et ce n'est pas la peine de perdre nos paroles.

—Hein ! c'est le point qui te démange, mon camarade ? fit Harrison en riant joyeusement. Viens-là et topons. Je ne sais pourquoi, je me figure que tu as flairé quelque chose dans les bons coins. Je crois que je ne risque vraiment rien, en plaçant dix piastres, sur la garantie de ton crédit personnel.

Et Harrison tira de son portefeuille un billet qu'il tendit au gamin.

Joe tourna et retourna plusieurs fois le billet, en le regardant avec l'œil d'un connaisseur.

—Est-ce que tu as peur qu'il ne soit mauvais ? demanda gaiement Harrison.

—Non, mais j'aime toujours mieux m'assurer qu'il ne fait pas partie de la nouvelle émission. La prudence est mère de sûreté, voyez-vous, et malgré mon respect pour la police, je suis une trop vieille pratique pour négliger les précautions.

Harrison continua à rire, avec une bonne humeur qui n'était nullement partagée par M. Jack Parry.

—Vois-tu, mon garçon, j'ai l'œil pour reconnaître l'honnêteté sur les figures. C'est une partie de mon métier. Je reconnais aussi les vrais limiers, car je ne voudrais pas placer mon argent sur ton honnêteté seule ; et je crois que j'irais bien jusqu'à un cinquante piastres, sur la chance de te voir arriver au but.

—Il ne faut jurer de rien, reprit Joe avec modestie. Vous pourrez perdre votre argent comme vous pourrez gagner le gros lot. Jusqu'à présent, je ne vois encore qu'une tête d'épingle, mais je crois qu'elle nous conduira à quelque chose de beaucoup plus gros. Au revoir ; je vous avertirai si j'ai besoin d'aide ; et, avec une dignité qui lui eut permis d'aspérer à un emploi dans les rôles tragiques, Joe sortit de la chambre sans jeter un regard en arrière.

—Eh bien, Tom, dit M. Parry, je crois que vous êtes floué.

—Qui vivra verra, dit M. Harrison. Je suis tout à fait d'opinion contraire.

## CHAPITRE IV

### FRAIS DE TOILETTE NÉCESSAIRES

Joe n'avait pas réclamé dix piastres, par amour du lucre. Il avait des intentions bien arrêtées sur l'emploi de cette somme qui lui avait paru indispensable à la suite de ses opérations ; et en sortant de l'hôtel Richelieu, il se dirigea tout droit, rue Craig, vers une boutique de médiocre apparence, sur la porte de laquelle on lisait en grosses lettres : "Marchandises de seconde main, vieux habits à vendre."

Le propriétaire de l'établissement, un homme au teint blafard, avec un nez en forme de patate, qui occupait sur son visage un espace démesuré, s'approcha du gamin, avec un air empressé.

—Qu'est-ce que je peux faire aujourd'hui pour mon jeune ami ? demanda-t-il en se frottant les mains, comme il avait d'ailleurs l'habitude de le faire, toutes les fois qu'il parlait à ses pratiques.

—Je ne sache pas Maître Salomon Sly que j'aie eu le plaisir de vous rencontrer dans le monde, ni de vous compter au nombre de mes amis ; fit Joe avec une grande dignité. Veuillez rester à votre place et observer les distances.

Le Juif fit un pas en arrière, avec une mine abasourdie, pendant que Joe tâtait quelques vieux habits, avec l'œil d'un connaisseur.

—J'ai ici un superbe assortiment de costumes complets, reprit le Juif, qui eut bien vite retrouvé son assurance, et je puis vous habiller de façon à faire de vous un vrai petit gentleman. Que vous montrerai-je ?

—Apportez-moi cette jaquette, demanda Joe.

—Voyez moi, quel œil il vous a ! Il tombe, du premier coup,